

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 29

Artikel: L'hommo, sa fenna et son bourisquo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195049>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aussi, chers lecteurs, grâce pour nos coups de ciseaux.

Nous allons en donner un qui intéressera peut-être nos innombrables musiciens. Il y a chez nous tant de sociétés de musique, tant de gens qui soufflent dans des instruments divers, qui frottent ou pincant la corde, qu'ils seront sans doute heureux que nous leur donnions, par l'organe de Jean Frolo, du *Petit Parisien*, l'histoire de ces instruments. Voici quelques extraits de ce qu'écrivait, il y a bientôt deux ans, ce chroniqueur toujours si fécond et intéressant, à l'occasion de la mort de Sax, le rénovateur des instruments à vent.

La rénovation des instruments à vent ne date guère que de 1844, époque où Sax, établi à Paris depuis deux ans seulement, exposa pour la première fois le fruit de ses recherches.

Jusqu'alors on en était resté, ou à peu près, aux instruments chers aux Egyptiens, aux Romains ou aux Hébreux. Le violon seul avait concentré les efforts des chercheurs, et les luthiers de Brescia et de Crémone, en Italie, avaient atteint, dès le seizième siècle, la perfection du genre.

La flûte elle-même attendait pour se transformer que les cuivres eussent donné le signal. C'est en 1847 seulement que Théobald Boehm, flûtiste de la chapelle du roi de Bavière, trouva à Paris un ouvrier du nom de Louis Lot, pour appliquer ses découvertes et construire la flûte cylindrique que depuis lors on n'a fait qu'imiter.

La clarinette, aussi antique que la flûte, a plus longtemps attendu son perfectionnement. En 1867 encore, le rapporteur du jury de l'Exposition universelle se montrait sévère pour les exposants, reprochait à leurs produits de n'avoir pas d'homogénéité dans le timbre et d'émettre certaines notes d'une justesse plus que douteuse.

Depuis lors, on a travaillé à Paris et surtout à la Couture, ce village qui a le monopole de la construction des instruments en bois, comme Mirecourt a gardé celui des violons. La clarinette actuelle à dix-sept clefs n'atteint peut-être pas encore la perfection, mais du moins elle s'en rapproche de plus près que les produits similaires dont la Belgique et l'Allemagne essaient de nous inonder.

C'est à Tubalcain, bien avant le déluge, nous dit la Bible, que clairons et sonneurs de trompe sont redevables de leurs instruments; les Hébreux savaient les faire sonores, puisqu'à Jéricho, leurs trompettes ne se contentèrent pas de faire trembler les vitres, mais démolirent les remparts.

Alors on ne concevait ces instruments que dans la forme que la nature avait donné à leurs devancières : les cornes de bœuf. Quand on voulait donner au son plus d'ampleur, on se contentait d'allonger le tube et d'élargir le pavillon. On arrivait ainsi à s'embarasser de trompettes longues de six pieds. On se préoccupa de les réduire, et c'est vers le quinzième siècle qu'on eut l'idée de replier les tubes les uns sur les autres, de manière à diminuer le volume sans atténuer le son. Les corps d'harmonie, trompettes et clairons, étaient nés.

Mais leur vocabulaire restait restreint : treize sons divers, qu'est-ce que cela ? C'était l'époque où aux flûtes et clarinettes commençaient à s'adapter les clefs. On en mit aussi aux cuivres, et c'est ainsi que furent créés en Angleterre et en Allemagne le bugle et l'ophicléide.

Longtemps ces deux instruments restèrent les bases de nos musiques militaires. L'ophicléide — en traduisant mot à mot, le serpent à clefs — eut même une fortune singulière qui contribua notablement à sa popularité. Dans les églises de village, il détrôna rapidement ces antiques serpents de bois durci, au son si voilé et si doux, dont nos ultra-modernes saxophones ont retrouvé la forme et jusqu'au nasillement.

L'échelle chromatique de l'ophicléide était absolument fausse, nous disent les savants en l'art musical : c'est avec sagesse qu'on l'a envoyé rejoindre au grenier poudreux son congénère le serpent de bois.

J'allais oublier la seule forme de la trompette antique qui ait survécu à la Révolution de 1844, cet indestructible trombonne à coulisses, qui rend si fanatiques et si malheureux ceux qui en des temps moins durs s'adonnent à son culte. Quel fut le mortel assez audacieux pour oser le premier « avaler et cracher la tringle, » comme disait si pittoresquement ce bon colonel Ramollet ?

Sous Henri III, il existait à peu près tel que nous l'admirons, mais on l'appela alors *saquebute*. Sax lui-même ne le détrôna pas ; il lui ajouta bien des pistons pour rendre ses sons plus liés et plus chantants, mais pour la justesse et la précision des notes, la vieille saquebute est demeurée incomparable.

Voilà tout ce dont disposaient les chefs de musique sous Napoléon I^{er} et même sous Louis-Philippe. Aussi ne pouvaient-ils que se rabattre sur les clarinettes, dont ils faisaient alors une consommation énorme. Enfin Sax inventa les tubes et pistons indépendants, assurant ainsi la justesse et l'égalité des sons ; et pendant vingt-cinq ans il inventa sans cesse, touchant à tout, souvent heureux, comme quand il perfectionna la clarinette basse, et trouva le saxhorn et le saxophone, quelquefois moins bien inspiré, comme dans ses réveries saxibas et saxotrombas.

Par une anomalie étrange, ce chercheur parfois bizarre d'allures était un classificateur, un organisateur de premier ordre. Le premier, il groupa les instruments de musique en familles harmoniques, et fit de ce classement la base de la réorganisation des musiques militaires, que lui confia le second Empire.

L'homme, sa fenna et son bourisquo.

On malheu n'arrevé jamé solet.

Djan Pétouye étai on petit pàysan que viquessâi solet avoué sa fenna, son bourisquo et sa cabra, dein 'na petita cambusa iô fasont l'âo petit trin-trin sein fêrè dè too à nion.

L'étiot ti ein bouna santé, et seimbliâvè que cein volliâvè adé dourâ dinsè, quand. on bio dzo, ne vouâiquie-te pas lo bourisquo et la fenna que ne sont rein tant bin, ni l'on, ni l'autro ; et quand bin

lo vétérinéro et lo mâidzo firont totès lè z'herbès dè la St-Djan po lè gari, lo bourisquo passâ l'arma à gautse et la fenna âobliâ dè socliâ, que vouâiquie lo pourro Pétouye dein la pe granta dâi désolachons.

— Mè vouâiquie ruinâ à tsavon, se fasâi !

Après avâi accompagni sa fenna âo cemetiro, et menâ son bourisquo tsi l'é-cortchâo, recoumeincâ à se lameintâ, que cein fasâi maubin âi dzeins :

— N'est-te pas foteint ! se desâi, on bourisquo tant boun'einfant et rein molési, et onna fenna tant vailleinta, on sâcro à l'ovradzo ; qu'on ne savâi pas cein que regrettâvè lo mé, dè la fenna âo bin dâo bourisquo.

Lè dzeins desont : « Cé pourro Pétouye fâ portant pedi et l'a quie on rudo chargin et bin dâo guignon ».

Lè dzo, lè senannès et lè mâi sè passâvont que Pétouye piornatsivè adé. Lo syndiquo, que lo reincontrè on dzo, lo fâ allâ tsi li, po bâirè on verro et po tâtsi dè lo consolâ, et lâi fâ :

— Vâi-tou, mon pourro Pétouye, tè faut avâi on pou dè coradzo !

— Eh ! syndiquo ! c'était 'na tant bouna bête et ma fenna étai la meillâo dâi fennès.

— Eh bin, vâi, ne dio pas ; mâ sè faut fêrè onna réson !

— Ah ! syndiquo, cein n'est pas possiblo ! Dou moo, ein mémo teimps dein la méma maison, c'est trâo po on vévo.

Enfin, lo syndiquo couidi lài derè caouâ quie bounès resons.

— T'es onco dzouveno ; tot sè pâo racoumoudâ. Ta fenna étai brâva, lo sé ; mâ y'ein a dâi z'autrès. Et pi le ne t'a min bailli dè gosse.

— Oh le n'èin avâ pas lo lizi.

— Eh bin, tè revouâiquie valet, porquie ne tè remâiriâi-tou pas ! Y'a la felhie à Pétet que ne demandêrâi pas mi què dè fêrè on bet d'accordâiron avoué tè, et se te vâo, deri on petit mot.

Pétouye ne reponde pas ; mâ sè mette à pliorâ coumeint on vé et à remâofâ. Adon lo syndiquo que sè peinsâ que l'avâi pi étâ trâo liein, lâi preind la man et lâi fâ : « Estiusa-mè, mon pourro ami, te peinsè à ta pourra fenna ? »

— Ah ! syndiquo, repond Pétouye, ein remâofeint, y'a bin on pou dè cein, mâ y'a onco ouâ quie d'autro.

— Et quiet ?

— C'est bin honéto à vo, syndiquo, dè volliâi mè tsertsi on outra fenna ; mâ se c'étâi on effè dè voutra bontâ et que cein ne vo fassè rein, n'améré pas tant la felhie à Pétet ; mâ y'améré mi.....

— Et quoui ? dis pi...

— On autre bourisquo !